

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 42

Artikel: La tsanson dâo thorax
Autor: C.C.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183388>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chrétiens ; enfin, on vous remet le précieux paquet contre dix ou vingt francs, en vous prescrivant un régime sévère, bien entendu et tout à fait dans la méthode de l'art : peu de vin, pas d'eau-de-vie, pas de vinaigre, pas de salé. Les indispositions légères, celles surtout provenant d'excès dans le boire, les refroidissements, etc., cèdent au régime ; celles que le régime seul ne guérira pas doivent aller s'aggravant, car les *précieux herbages* laissent indifférentes les grosses maladies. Les morts pourraient nous le dire ; mais les morts ne reviennent pas.

Nous avons eu en mains la recette d'une tisane, que distribuait jadis, à droite et à gauche, à tort et à travers, un empirique fribourgeois fort couru dans son temps. Il appelait cela une recette de famille transmise de père en fils depuis une vingtaine de générations. Or, c'était tout bonnement le *catholicon*, qu'il avait trouvé dans un exemplaire dépareillé des œuvres de La Framboisière. Voici la recette avec ses annotations textuelles :

R.P. *Polypodij querni*,
Folliculorum sennæ mundatorum onc iiij,
Rhubarbari electi onc ij,
Cassiae fistulæ purgatæ,
Tamarindorum,
Violarum,
Anisi onc ij,
Feniculi gr. vj,
Cinamomi,
Glycyrrhizæ rasæ,
Penidiorum,
Sacchari candefacti,
Seminum iiiij frigidorum major expurgat ij,
Cum sacchari albi l. i, fiat electarium,

« Cet électuaire a été appelé d'un nom grec *catholicon*, qui signifie universel, pour ce qu'il purge de tout le corps universellement l'humeur cholérique, mélancolique et phlegmatique, à cause qu'il a trois bases, la rhubarbe, le senné et le polypode. C'est pourquoi il convient quand toutes humeurs excrémenteuses, abondantes outre mesure, causent quelque maladie. On l'ordonne hardiment aux maladies aiguës pour ce qu'il purge fort doucement et sans aucune nuisance la cacochymie du corps, d'autant qu'il n'y entre point de médicament corrosif en sa composition. »

Voilà le secret ; et notre homme prescrivait cela à tout le monde, pour toutes les indispositions, pour toutes les maladies ; on venait le consulter de dix lieues à la ronde ; et, comme il le disait avec raison, ceux que sa tisane ne guérira point pas n'avait plus droit à être de ce monde.

Avait-on des rhumatismes ? le catholicon ! une foulure ? encore le catholicon ! la plique polonaise ? toujours le catholicon !... Ça coûtait vingt batz ; c'é-pour rien. C'était vendre assez cependant un bout de copie de La Framboisière.

Lausanne, le 12 octobre 1875.

M. le Rédacteur,

Plusieurs journaux donnent régulièrement à leurs lecteurs des *rébus*, dans le but d'exercer leur patience et leur perspicacité. Quoique ce ne soit point l'habitude du *Conteur*, vous voudrez bien me permettre de vous communiquer une énigme que je n'ai pas encore pu deviner.

J'allai dernièrement à Fribourg, — par chemin de fer, cela va sans dire, — et je me trouvais dans le même compartiment qu'un voyageur de commerce et une demoiselle, qui m'étaient également inconnus.

Le commis-voyageur, paraît-il, s'était fait raser un peu à la hâte avant de prendre le train, et portait au-dessous de la lèvre un morceau d'amadou destiné à cicatriser une légère blessure faite par un barbier maladroit.

Bientôt nous passâmes dans l'obscurité la plus complète en nous engageant sous le long tunnel de la Cornallaz. Je restai tranquillement dans mon coin en attendant de revoir le jour. Et quand la lumière se fit, quand nous sortîmes du passage souterrain, je constatai une chose singulière, encore inexplicable pour moi.

Le morceau d'amadou, que j'avais vu sous la lèvre de mon compagnon de voyage, à l'entrée du tunnel, se trouvait maintenant collé sur la joue de la demoiselle assise en face de nous !

Comment cet innocent objet avait-il quitté la cicatrice pour aller se coller ailleurs ? Voilà l'énigme que je soumets à l'appréciation de vos lecteurs et de vos lectrices.

Votre abonné,

La tsanson dão thorax.

Air : *Po la fita dão quatorzè*.

Lè sordâ dè noutra Suisse
 Ne sont pas dâi gringalets ;
 On ne vâo dein la milice
 Qué la fleu dâi bio valets.
 Dâi lulus
 Mau fotus
 Que n'ont pas on bon thoraxe
 Sont fourrâ dein lo rebu.

Lè felhiès font lè gracchâosè
 Avoué lè crâno lurons ;
 Mâ le sont dâi z'orgollhâosè
 Po lè petits botassons.

Cllião crasets,
 Minçolets,
 Que n'ont qu'on crouïo thoraxe,
 Ont ma fai trâo pou d'acquoet !

Lè bosssets qu'êtions à gotta
 Sont pliens dè septantè-cin.
 Découtè cllia fin-na gotta
 Lo philoxe ne vaut rin.

Cé bon vin,
 Qu'est tot fin,

Bon po garni lo thoraxe,
C'est dão thorax' assebin.

Po restâ, me n'ami Pierro,
Bon luron et bon sordâ ;
Po bin supportâ son verro
Et po sè pôai bin mariâ :

Ye s'agit,
Me n'ami,
Dè manteni son thoraxe
Contré la granta sâiti.

Mâ po cein, min dâ piquietta,
Dè bismarc et dè blliesson !
Tot cein râpè la gardietta
Atant què lo Sonderbond.

Dâi coco
Coumeint no
Dussont bâirè dão thoraxe.
Apportâ-z'ein demi-pot ! C. C. D.



En Allemagne, les dames commencent à porter sur les épaules des brides absolument comme nos officiers fédéraux. Comme cette mode trouvera probablement aussi accès en Suisse, nous proposerons de joindre l'utile à l'agréable et de désigner par les brides l'état civil de nos dames. Cela pourrait se faire à peu près de la manière suivante : brides de sous-lieutenant pour les demoiselles à marier ; brides de premier lieutenant pour la fiancée ; brides de capitaine pour la femme mariée ; brides de major pour la mère de trois enfants ; brides de lieutenant-colonel pour la mère de six enfants ; brides de colonel pour la grand'mère.



On lit dans la *Feuille d'avis de La Vallée* :

« M^{me} Pithan, de Nyon, sera à la foire du Sentier, dans son local habituel, la remise de la pompe, avec un bel assortiment de chaussures en tous genres ; cirage 1^{re} qualité.

Plus un beau choix de livres religieux à prix avantageux. »



Un paysan voyageait en chemin de fer en compagnie d'un étranger. Tout à coup les regards de ce dernier sont attirés par la grande construction de Cery.

— Qu'est-ce que cela, demanda-t-il ?

— C'est l'Asile des aliénés.

— Vraiment, mais c'est bien grand pour un petit pays. Il y a donc considérablement de fous ici.

— Oh voilà, répond le paysan avec un malin sourire, on y en met quelques uns pour faire croire que les autres ne le sont pas.



Théâtre de Lausanne. — Quand la question du théâtre revient, avec elle reviennent aussi

l'hiver et ses longues soirées, qui appellent des distractions. Nous avons tout lieu de croire que, sous ce rapport, nous serons favorisés par la saison théâtrale qui s'ouvrira le 24 courant sous la direction de M. Vaslin, qui s'est acquitté précédemment de sa tâche ingrate et difficile avec beaucoup de tact et de persévérance.

M. Vaslin connaît Lausanne ; il sait parfaitement ce qu'il nous faut ; il sait écouter les conseils et tenir compte des exigences de notre population si hétérogène en fait de goûts, de tendances et d'habitudes. Il va nous arriver avec une troupe à la composition de laquelle il a donné tous ses soins, et d'après les renseignements de bonne source qui nous sont parvenus, nous croyons pouvoir compter sur la réussite des récréations dramatiques qui vont nous être offertes.

Nous ne dirons rien encore sur les divers sujets qui composent la troupe de M. Vaslin, et pour les juger, nous n'imiterons point nos voisins les Genevois, qui, dès un premier début, donnent essor à d'impitoyables critiques, empêchant ainsi les appréciations saines et réfléchies de se faire jour et paralytant souvent les meilleures dispositions d'artistes surpris et mal jugés dès leur arrivée sur une scène nouvelle pour eux, et en face d'un public avec lequel ils doivent nécessairement faire connaissance.

Nous attendrons donc une, deux, trois représentations même, avant de nous prononcer sur ce point, nous bornant pour aujourd'hui à souhaiter à M. Vaslin les meilleurs succès.



LE FAUCHEUR NOCTURNE

(NOUVELLE VAUDOISE)

(Fin.)

— Voici, reprit le paysan, ce que j'ai entendu raconter à mon grand-père, qui le tient lui-même de mon aïeul. Mais je crains que mon histoire ne finisse par vous paraître bien absurde. C'est ordinairement le jugement qu'on en porte. Aussi, c'est presque malgré moi que je vous la raconte. Je ne sais que trop bien que les gens de la ville ne croient plus à ces sortes de choses-là.

— Soyez tranquille, mon brave homme, je me garderai bien de vous payer ma reconnaissance de cette monnaie-là. Je suis à la recherche des légendes du Pays de Vaud, et votre histoire enrichira mon recueil.

— Vous faites donc comme le vieux père Bridel, dont nous aimons tant à lire les jolies historiettes, qu'il raconte dans son conservateur, ah ! c'était un bien brave homme celui-là, il aimait tant à s'entretenir avec nous !

— Vous l'avez deviné ; mais ne me faites pas attendre plus longtemps, et commencez votre récit.

— Eh bien je commence. Du temps du major Davel, que les membres du conseil dë Lausanne ont si honteusement trahi, cette maison délaissée qui vous intrigue tant, appartenait à un riche paysan, qui l'habitait avec son unique enfant, une jeune fille, aussi belle, aussi gentille et douce que son père était dur, grognon et peu aimable. Le vieux *Rappaz*, passait pour l'homme le plus riche à deux lieues à la ronde. Tous les champs que vous voyez là, le verger et les prés plus bas lui appartenaient, et outre cela, il avait encore un bois d'environ vingt poses à côté de la forêt de la ville, que notre com-